



Catherine Rey
Les extraordinaires
aventures de John
Lofty Oakes

EDITIONS JOELLE LOSFELD
Littérature française

Extrait de la publication

Du même auteur chez d'autres éditeurs :

L'Ami intime, Éditions Le temps Qu'il fait, 1994.

Les jours heureux, Éditions Le temps Qu'il fait, 1995.

Éloge de l'oubli, Éditions Le temps Qu'il fait, 1996.

Mémoires d'un vignoble, Éditions La Part des Anges, 1996.

Lucy comme les chiens, Éditions Le temps Qu'il fait, 2001.

Ce que racontait Jones, Éditions Phébus, 2003.

Une femme en marche, Éditions Phébus, 2007.

Les extraordinaires aventures
de John Lofty Oakes

COLLECTION DIRIGÉE PAR JOËLLE LOSFELD

© Éditions Gallimard, 2010.

ISBN : 978-2-07-078786-9

Catherine Rey

Les extraordinaires aventures
de John Lofty Oakes

Roman

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

*Pour John Shepherd,
Pour Lisette Nigot,
Pour mon père.*

PREMIÈRE PARTIE

1

Maman l'avait surnommé Little John.

Le surnom s'écourta vite en Little Jo. Et Little Jo devint Lijo. Un jour vint où tout le monde avait oublié qu'il se nommait John Lofty Oakes. Maman l'avait surnommé Little John parce qu'il était venu au monde minuscule de torse et de crâne, d'un blanc de porcelaine, aussi rond et souriant que les bouddhas disposés dans la vitrine de monsieur Wong Lee, l'herboriste. On l'emporta. On le lava. On l'étrilla. On le ramena. Mais quand maman le prit, quelle ne fut pas sa surprise ! Le petiot tenait tout entier dans la coupe de ses deux mains jointes.

La pauvre mère affolée appela la sage-femme qui appela le docteur.

« Comment se peut-il, oui, comment se peut-il qu'un enfant soit si petit ? »

Qu'il survécût, maman n'en doutait pas ; « mais voyez-vous, docteur Wooly Woolf, c'est la taille qui pose problème, une taille pour le moins anormale pour un enfant porté jusqu'à terme ». Il est vrai que son entourage avait à peine remarqué son état et à y bien réfléchir, si le bon Wooly Woolf ne lui avait pas annoncé l'heureuse nouvelle, songea-t-elle encore en se grattant l'oreille, elle n'en aurait jamais rien su. Le voisinage se montra d'ailleurs fort surpris le jour où elle parut dans les rues de Guildford chargée du blanc fardeau. Qui aurait deviné que le bout de chair qui

miaulait dans ses langes n'était point un chaton, ainsi qu'on le crut d'abord, mais un enfant nouveau-né ?

« Allons, dites-moi la vérité ! »

Après avoir chaussé ses lunettes qui l'aidaient à mieux raisonner, Wooly Woolf confia que ces choses-là arrivaient. Elles étaient rares. On les observait peut-être quatre fois par siècle, mais la nature produisait de ces bizarreries, n'y voyez aucune offense, car Mère Nature est souvent étonnante quand elle se penche sur nos berceaux. Or petitesse est gage de robustesse, voire de longévité, et dans la naissance de John Lofty Oakes il fallait voir un miracle. Lui-même, Timothy Anthony Wooly Woolf, médecin de son état, avait mis au monde il y avait trente-sept ans de cela un enfant pareillement étroit du nom de Tiny Tin dont le destin était pour le moins exceptionnel à ce qu'on lui avait rapporté. Embarqué à treize ans comme mousse sur un navire en partance pour les Amériques, il avait fait fortune dans le commerce des peaux et l'on disait encore que sa petite taille ne l'avait nullement empêché de prendre épouse et de fonder l'une des plus belles familles de Boston. Sa femme lui avait donné six garçons et six filles. Petite taille n'est pas malédiction, conclut notre homme avant de sortir à pas feutrés de la chambre proprette où s'inquiétait l'accouchée.

Pauvre papa triturait sa casquette sans savoir que penser. Maman se ressaisit : elle avait confiance en la science. Elle considéra le poucet, l'installa dans son giron, le regarda enfin comme une merveille, et se prit à rêver au destin extraordinaire qui allait s'écrire sous ses pas, destin qu'elle pouvait lire dans le creux de ses minuscules paumes. Il serait ce qu'elle n'avait jamais été. Il irait où elle n'était jamais allée : les mères rêvent de grandes choses pour leurs enfants. Lijo était une tête jumelle qui lui était poussée, un greffon que la vie replanterait ailleurs. Ils étaient formés d'une seule et même glaise. Ils étaient et resteraient deux éléments d'un même tout, quoi qu'il advînt. Et quand Lijo souffrirait, maman pleurerait. Ainsi

l'amputé se souvient de son pied et son pied se souvient de l'hiver. Et si Lijo mourait par malheur, par ce grand malheur qui voit un fils partir avant sa mère, c'est pauvre maman qui mourrait.

C'est en ces termes que l'éminent, l'extravagant et non moins singulier personnage né en Australie-Occidentale en 1883 dont nous avons l'avantage et l'honneur de relater les fabuleux exploits rapporte les détails de sa naissance dans ses Mémoires, ouvrage d'abord publié à Londres en 1931 et deux fois réédité tant il avait connu de succès. J'eus l'insigne honneur de tenir entre les mains le manuscrit original que l'on trouvera conservé au couvent de la Bonne-Mère de Guildford. Si la curiosité vous y conduit, vous croiserez les douze dominicaines qui veillent nuit et jour sur ces précieuses liasses sans compter la foule qui vient chaque jour plus nombreuse se recueillir devant l'unique souvenir d'un homme d'exception. Certains perdent connaissance à la vue de ces feuilles jaunies. Les mécréants tombent à genoux, frappés par la grâce comme par la foudre. Que dire de ceux qui repartent bras levés vers le ciel en déclarant leur amour au Grand Architecte de nos terrestres beautés ? Quant à moi, j'étais encore jeune homme lorsque je découvris ces pages. Leur lecture eut sur moi l'effet d'un raz-de-marée, et mon destin s'en trouva bouleversé. Il m'est fort difficile d'évoquer la transe où me plongea le récit d'un homme qui franchit les sept portes de la sagesse et comprit en une existence ce qu'il faudrait à tout autre mortel plusieurs vies pour comprendre. Mais je ne voudrais nullement anticiper sur la suite d'une longue histoire que j'aurai plaisir à vous conter par le menu.

Papa et maman mesuraient Lijo chaque semaine. Pour ce faire, maman l'étirait sur la table et, après avoir posé une grande équerre au sommet du jeune crâne, papa traçait une marque dans le bois. Or l'enfant ne poussait pas. Un an s'écoula. Lijo n'était pas chétif, non, pour ça, il était toujours aussi rond qu'à la naissance. Il n'offrait aucunement l'aspect du petiot qu'on néglige. Son teint de porcelaine avait gardé son éclat satiné, car maman veillait à le bien nourrir en le gavant de citrouille et de miel. Papa s'inquiéta. Peut-être pourraient-ils aller consulter le bon Wooly Woolf. Peut-être que ce Tiny Tin dont il leur avait parlé émergeait d'un pouce au-dessus des herbes au même âge. Ils n'allèrent pas consulter. Ce fut une erreur. L'inquiétude les gagna. Maman gardait Lijo dans une boîte d'allumettes qu'elle conservait à portée de main, or il était si facile d'égarer la boîte ou de confondre ce couffin de fortune avec une autre boîte, ou de confondre l'enfant coiffé d'un bonnet rouge avec une allumette, bref, l'inquiétude grandit. Arraché au sommeil, le couple sautait au bas du lit, fouillait la chambre, cherchait le petiot à la lumière d'une lanterne.

« Là ! »

« Non, là ! »

« Où est-il ? »

« Est-ce que je sais, moi ? »

Le voilà. La boîte a bien été placée sur le chevet de maman. On respire enfin.

Puisqu'on ne pouvait réduire les dimensions de la maisonnette aux proportions du poucet, il fut décidé que papa fabriquerait une chambre à minuscule échelle dans laquelle Lijo dormirait. Dans du bois d'eucalyptus papa construisit une confortable chambrette qui sentait bon la sève. Face à la petite porte, il disposa un petit lit de bois, un petit chevet et une petite armoire. Sur le petit chevet, il posa une petite lampe. Il acheta une grosse loupe pour faire de minuscules jouets. Maman cousit

des draps fins et confectionna une courtepointe dans un mouchoir de batiste. On posa la chambrette sur le rebord d'une fenêtre basse donnant sur le jardin. Et de ce jour le couple dormit en paix.

Or il se trouve qu'un matin Lijo qui commençait à trotter se mit en tête d'explorer la pièce unique où l'on mangeait et dormait. Il attrapa le cordon du rideau : la série de nœuds offrait une bonne prise. Il gagna ainsi le plancher. La maison n'était pas grande, car papa et maman vivaient petitement ; mais si étroite fût-elle, elle regorgeait de coins et de recoins. Ce ne fut donc pas sans angoisse que maman vit son fils faire ses premiers pas. Le poucet pouvait choir entre deux bûches ou culbuter entre les coussins du fauteuil. Disparaissait-il de sa vue, la jeune femme fouillait tiroirs et placards pour retrouver sa trace. Bientôt prise par une activité qui ne lui laissait aucun répit, maman n'osait faire le moindre geste de crainte d'écraser Lijo. Inutile de préciser que la porte d'entrée restait soigneusement fermée. Or il se trouve que pauvre papa la laissa entrouverte un matin. Quelle erreur ! Il n'en fallut pas plus ! Le garnement s'enfuit, belle preuve de son caractère déjà bien trempé. L'Ouest australien est fort sauvage ; il l'était plus encore à l'époque. Quand ce ne sont pas les énormes fourmis rouges qui vous infligent de brûlantes morsures, ce sont les serpents qui guettent. De féroces oiseaux tournoient en ronde infatigable, prêts à fondre sur leur proie. Et que dire de ces araignées au dos rouge dont la morsure, qui cloue un adulte au lit, peut foudroyer un enfant en quelques secondes ? Pauvre maman pousse un cri déchirant en voyant la porte qui bâille... La voilà qui se précipite au jardin et fouille le gazon, saute de droite, de gauche, persuadée qu'elle a déjà embroché le petiot sous son talon. La voilà qui retourne chaque brin d'herbe avant de s'effondrer à terre... Mais alors qu'elle fixe le vide, les yeux hagards, un second cri lui échappe... Comment se peut-il ? Comment diable est-il parvenu jusque chez les voisins ? Imaginez un bassin où s'épanouissent de

larges lotus. Allongé dans une fleur, ses petits poings serrés contre sa poitrine, le petiot dort comme un ange. Comme il est paisible ! L'expression d'une parfaite béatitude baigne son minuscule visage. Le grain de sa peau est plus fin que la soie. Autour de son front ses cheveux forment un casque d'épaisses boucles noires. À son côté il a posé son épée qui n'est autre qu'une allumette taillée en pointe. À la vue de ce merveilleux fils, maman sourit de bonheur. Lijo a grandi. Il serait bien cruel de le garder enfermé. La porte restera ouverte désormais.

La maisonnette était construite sur un coin de terre juste assez grand pour contenir dix pieds de tomates. Quoique minuscule, le lopin devint un terrain de jeux disproportionné pour Lijo qui aimait s'aventurer chaque jour un peu plus avant aux frontières de son nouveau royaume. Les mottes de terre, brindilles, cailloux et feuilles, monticules que nous foulons sans y prêter attention — notre taille nous éloignant de tant d'infimes beautés — étaient pour lui de merveilleux paysages. Une écorce d'eucalyptus tombait-elle dans une flaque, il y voyait une chaîne montagneuse surplombant un lac. Une racine émergeant en son milieu devenait une île peuplée d'indigènes. Un trèfle isolé était un baobab. Un carré de sable se transformait en désert. Et quand l'enfant n'observait pas la terre dans ce qu'elle offre d'infiniment petit, il observait les bêtes qui peuplaient la plaine.

Un matin où Lijo se balançait sur une feuille de frangipanier, un morceau de bois tombé dans l'herbe retint son attention. Il allait sauter de son perchoir quand il comprit que la branche était vivante et qu'elle le regardait.

« Qui es-tu donc ? » demanda l'enfant.

« Petit ignorant, tu ne sais donc pas qui je suis ? demanda la branche en se rengorgeant. C'est par moi que tout a commencé. »

Lijo ignorait tout du commencement mais, ne voulant ni se faire plus sot qu'il n'était ni vexer la branche, il crut plus prudent de dire :

« Ah ! Je vois. »

Notre poucet, dont les talents fort surprenants se manifestaient un peu mieux chaque jour, vit que la branche attendait quelque chose, bien décidée à l'obtenir. Lijo était certes petit, mais il était malin. Quoique la branche eût la couleur de l'écorce, elle ne provenait pas d'un arbre. Il l'aurait juré. Non. La branche était vivante. Et elle se nommait serpent. Papa disait qu'il fallait se méfier d'eux. Alors Lijo réfléchit. Levant les yeux vers la cime des eucalyptus, il aperçut un kookaburra dans la fourche d'une branche. La boule de chiffons, car telle est l'apparence de cet oiseau de proie au gros corps trapu, se mit alors à lancer son chant si unique. S'adressant à ce nouvel ami qui égrenait son rire moqueur, Lijo s'exclama avant de rire à son tour :

« Tu as raison. Humpty Dumpty n'est qu'un prétentieux. »

Le serpent rougit de son ignorance. Qui était Humpty Dumpty ? Lui qui n'avait jamais ouvert un seul livre ressentit une telle honte qu'il aurait voulu creuser la terre pour s'y enfouir.

« Regardez le sot ! fit remarquer l'oiseau en faisant claquer son bec puissant. Gare à toi si je t'attrape ! »

Il n'en fallut pas plus. Le méchant s'éclipsa à la vitesse de l'éclair, ce qui réjouit Lijo. Il venait d'apprendre une bien étrange leçon qu'il voulut noter. Pour ce faire, il tailla une plumette de kookaburra, alla chercher un peu de papier ainsi que de l'encre ; et dans son carnet, il écrivit son premier principe.

Lijo était curieux des opossums, qui ne sortaient qu'à la nuit. Malgré l'interdiction, il quitta son petit lit pour s'enfuir par la porte d'entrée ouverte sur la nuit étouffante. Des familles entières s'ébattaient dans les plus hautes branches. Ayant aperçu l'enfant minuscule, les animaux s'approchèrent tant leur curio-

sité était grande ; or à peine eurent-ils senti l'odeur humaine, qu'ils se reculèrent en fronçant leur museau pointu.

« Est-ce que tu es un esprit ? » demandèrent-ils en écarquillant leurs yeux myopes.

« Je ne crois pas. » Après avoir hésité, Lijo précisa : « Je suis un enfant. »

« Les autres enfants ne sont pas comme toi. »

« Je ne les ai jamais vus. Comment le saurais-je ? »

« As-tu des pouvoirs ? Peux-tu nous ensorceler ? Peux-tu faire venir la pluie ? »

« Je n'ai jamais essayé. »

Les opossums le touchèrent du bout de leurs petites pattes munies de longues griffes. Ils lui dirent qu'ils vivaient dans le toit de sa maison et qu'ils y étaient installés depuis cinq générations. Lijo aurait voulu visiter leur logis, mais l'eucalyptus qui y conduisait était bien trop immense pour ses courtes jambes. L'écorce lisse du tronc qui montait à la verticale n'offrait aucune prise. Lijo allait repartir quand une idée lui vint. Certes il était petit, mais il était malin. L'enfant, qui commençait à montrer des dons d'observation exceptionnels, vit qu'une araignée avait tissé une solide toile jusqu'au sommet des buissons. Une fois là-haut, il lui serait possible de longer la branche qui rejoignait le toit. L'enfant escalada donc la toile comme l'on monte à l'échelle, atteignit bientôt la passerelle où il s'engagea prudemment, et une fois qu'il eut gagné l'avancée du toit, il visita le plus étrange des logis, constitué de petites pièces très confortables, de salles à manger joliment décorées et de greniers où les opossums avaient engrangé leurs provisions. On s'installa au salon pour prendre un thé agrémenté de muffins. Lijo se dit qu'il venait d'apprendre ce soir-là une leçon bien utile qu'il nota dans son carnet.

De grands kangourous jaunes sautaient dans la plaine immense qui s'étendait au-delà du grillage. Ils étaient farouches

et détaient au moindre bruit. Lijo désespérait de les approcher lorsqu'il comprit qu'en s'avancant près de la clôture pour leur tendre du pain, il aurait une chance de les apprivoiser. Une semaine plus tard, l'on avait fait connaissance. Les kangourous se pressaient par dizaines. Ils étaient d'un naturel enjoué et bavard, et ils avaient toujours des tas d'histoires à raconter. Ils parlaient volontiers de l'ancien temps quand les hommes noirs étaient seuls à peupler leur terre.

« C'était quand ? »

« C'était bien avant ta naissance et bien avant la nôtre. C'est le rocher Walonga qui donna le jour à nos ancêtres kangourous. Ils ont construit des montagnes et creusé des rivières. Bien sûr, ils étaient géants et dotés d'une force extraordinaire. Un jour qu'ils avaient beaucoup mangé, ils s'allongèrent à l'ombre d'un gros rocher. Ils eurent envie de dormir et se mirent à bâiller, mais lorsqu'ils ouvrirent leur gueule, des hommes en sortirent. Et quand ces hommes parurent à la lumière, leur peau ainsi que leurs cheveux devinrent aussi noirs que le charbon. »

« Où sont les hommes noirs maintenant ? »

« Les hommes noirs vivent toujours là-bas, expliquèrent les kangourous en montrant l'horizon. Si tu regardes bien, tu verras une fumée monter dans l'air du soir, mais les hommes noirs vont et viennent et ils n'ont ni maison ni village. »

« Est-ce que ce sont des esprits ? »

« Non, ce sont des hommes. Mais ils vivent et voyagent avec les esprits qu'ils transportent dans leur tête. »

Lijo regarda le lointain. Et chaque soir par sa petite fenêtre il guettait les ombres de la plaine dans l'espoir d'apercevoir des feux.

John Lofty Oakes connaissait tous les animaux du bush et apprenait beaucoup d'eux. Mais les grenouilles lui causaient bien du souci. Vissées au sol, indifférentes au monde, d'une stupidité navrante, elles vous regardaient dans le blanc des yeux,

nullement apeurées, et puis leur sortait de la gueule l'arme fatale d'une langue gluante à vous donner le frisson. Lijo savait qu'il fallait les éviter en se tenant à bonne distance, car la manière dont les méchantes se purléchaient les babines chaque fois qu'elles vous croisaient n'aurait rien de bon.

Un jour qu'une de ces grosses visqueuses lui barrait la route, Lijo se fâcha :

« Pousse-toi de mon chemin ! »

« Insensé ! Tu n'as pas la taille d'un pouce et tu t'en prends à moi ? »

Lijo menaça le corps flasque de son épée.

« Attention, petit ! Je pourrais me fâcher. Regarde ! »

Et sur ces mots la visqueuse déroula sa grosse langue. C'est à peine si l'enfant eut le temps de se jeter en arrière.

« Tu veux toucher peut-être ? » ricana la méchante.

Lijo allait détalé quand une idée lui vint. Certes il était petit, mais il était malin. Certains animaux secrètent une carapace qui les protège des prédateurs. Quelques-uns envoient des jets d'encre. D'autres ont un dard venimeux. Bref, l'animal et l'humain ont développé mille et une ripostes afin de survivre en ce monde disgracieux. La force ne serait d'aucun secours contre un tel ennemi, se dit le poucet. La ruse non plus. La surprise sera donc mon arme. Lijo, qui déployait tous les signes d'une intelligence hors du commun, cria donc. Il poussa un hurlement si strident que la grenouille recula d'un bond. Ravi de la farce, il put passer son chemin, laissant derrière lui têtards, grenouilles et crapauds médusés. D'une si petite gorge était sorti un cri capable d'ameuter une ville entière, stratagème que l'enfant commença d'appliquer avec succès contre tout assaillant et qu'il utilisa même à l'encontre de son propre père en ce jour maudit où ce dernier faillit l'aplatir. Imaginez un ciel d'azur qui soudain se couvre ! Imaginez que toute lumière, toute lanterne, toute loupote s'éteigne alentour ! Imaginez la nuit en plein jour ! Bref, imaginez-vous d'une taille minuscule sous la menace

Photocomposition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain

ISBN



Les extraordinaires aventures de John Lofty Oakes Catherine Rey

Cette édition électronique du livre *Les extraordinaires aventures de
John Lofty Oakes* de *Catherine Rey*

a été réalisée le 27/08/2010 par les Éditions Joëlle Losfeld.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

achevé d'imprimer par

CPI Firmin-Didot

(ISBN : 9782070787869)

Code Sodis : N44786- ISBN : 9782072413582

Numéro d'édition : 176833